



Plusieurs changements d'ordre social ont transformé la vie des Canadiennes et des Canadiens pendant les années 1960. Selon ces deux photos, quels types de changements les femmes ont-elles pu vivre ?

RETOUR AUX SOURCES

- Comment la société canadienne s'est-elle vue transformée par une deuxième vague d'immigrants ? Qui étaient ces immigrants ?
- Qu'est-ce que le *baby-boom* ? Comment a-t-il influencé le Canada pendant les années 1950 et 1960 et pour combien de temps par la suite ?
- Comment l'influence américaine transformait-elle la culture canadienne ?
- La population entière a-t-elle profité de la prospérité du Canada après la guerre ? Qui en a été exclu ?

TERMES IMPORTANTS

*Baby-boom*

Banlieue

Conflit des générations

Contre-culture

*Hippies*

Jeune génération

Survivance

CHRONOLOGIE

1945  
Début du *baby-boom*.

1949  
La Commission Massey recommande au Canada de renforcer ses programmes de soutien artistique afin de lutter contre la culture américaine dominante.

1962  
Africville, une agglomération de Noirs canadiens en Nouvelle-Écosse, est entièrement rasée.

1967  
Début de l'enquête de la Commission royale sur la condition des femmes.

De 1945 à 1968, le Canada a subi d'importantes transformations. La guerre était terminée, l'économie était de nouveau florissante et l'on pouvait se remettre à rêver d'avenir. Les Canadiens aspiraient à la belle vie et un vent d'optimisme soufflait sur tout le pays. Les maisons, les voitures, la télévision, le rock and roll et les *hippies* faisaient maintenant partie de la société canadienne. Mais n'y avait-il que des avantages pour le Canada ? Les Canadiens partageraient-ils tous cette prospérité ?

## L'accroissement de la population

Au cours des années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale, le Canada a connu une explosion démographique sans précédent. Deux facteurs en étaient largement responsables : une deuxième vague d'immigration et le *baby-boom*.

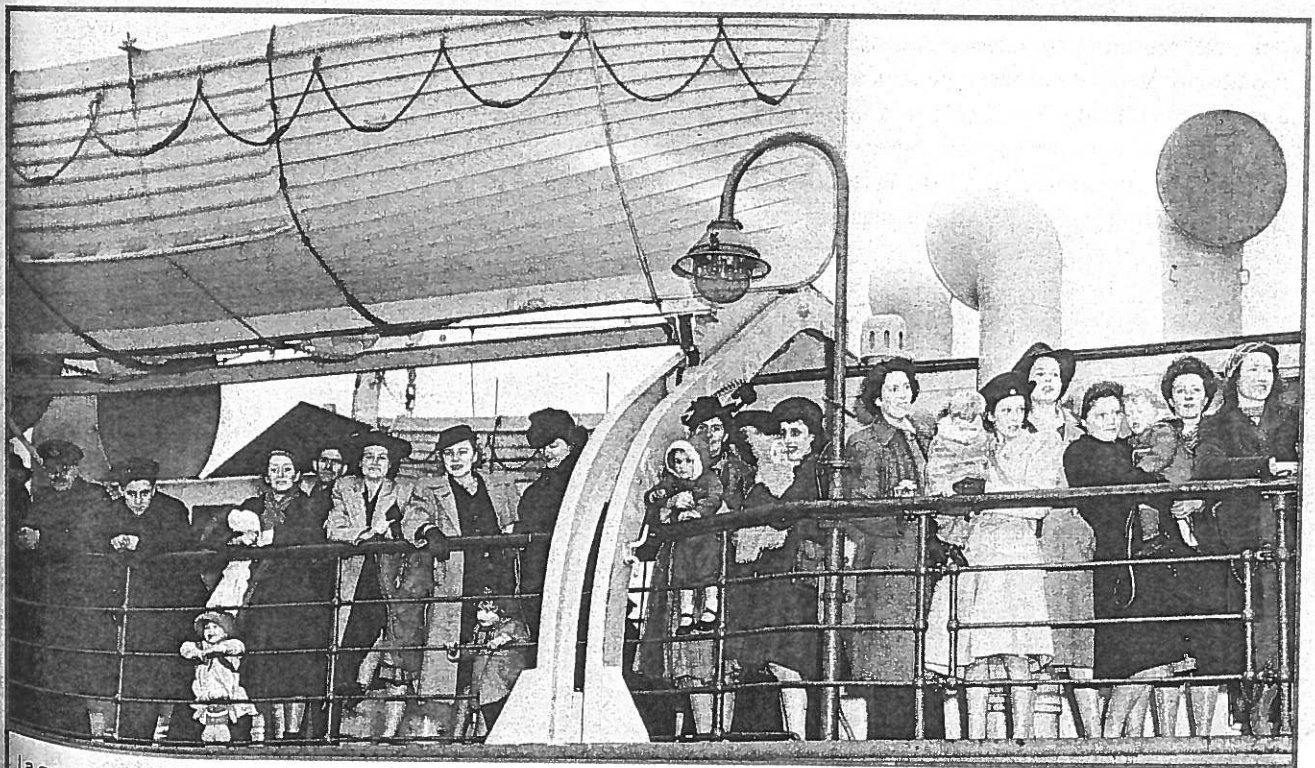
### En route vers le Canada

L'immigration a considérablement augmenté après la Deuxième Guerre mondiale et près de 1,5 million de personnes sont venues s'établir au Canada de 1945 à

1957. Environ 20 % des nouveaux arrivants de 1945 à 1957 provenaient de Grande-Bretagne. Parmi eux se trouvaient des mariées de la guerre qui suivaient leur mari au Canada. Environ 48 000 mariées de la guerre sont venues au Canada après la guerre. Parmi les immigrants se trouvaient également des travailleurs spécialisés qui avaient quitté la Grande-Bretagne, leurs fabriques ayant subi de sérieux dommages pendant la guerre ou ayant fermé leurs portes une fois terminée la production de guerre. La plupart des autres immigrants venaient des Pays-Bas, d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie, du sud de l'Italie et d'Ukraine.

Bien des immigrants étaient en fait des « personnes déplacées » qui avaient vécu dans les camps de réfugiés qui parsemaient l'Europe. Il leur était impossible de retourner dans leur pays d'origine, soit parce que leurs maisons avaient été détruites, soit parce que la guerre civile et l'agitation représentaient un danger pour eux. La plupart des immigrants arrivaient au Canada à la recherche d'une vie meilleure et ils étaient prêts à travailler très dur pour y arriver.

La plupart des immigrants s'installaient dans les villes, principalement Toronto, Montréal et Vancouver. À la fin des années 1950, la communauté italienne de Toronto comptait 140 000 personnes et les Torontois



La guerre n'était pas aussitôt terminée que des milliers de mariées de la guerre, la plupart d'Angleterre et de Hollande, sont arrivées au Canada. À quels défis allaient-elles être confrontées au cours de leur adaptation à la vie canadienne ?



Pourquoi le Canada représentait-il un nouvel espoir pour des immigrants tels que cette famille juive ?

découvraient les joies des pâtes, des fromages importés et d'autres délices méditerranéennes. À Vancouver, les immigrants allemands ont ouvert des boutiques sur la rue Robson, offrant pâtisseries viennoises, saucisses bavaroises et journaux en langue allemande aux passants curieux.

À la fin des années 1950, l'immigration avait changé de visage. L'Europe de l'Est s'était assez bien remise des pertes de la guerre et plusieurs travailleurs spécialisés pouvaient profiter de nouvelles occasions de travail en Europe. Alors que la volonté d'émigrer s'amointrissait, l'Amérique du Nord affrontait une grave récession économique. Lorsque le climat économique s'est amélioré au début des années 1960, plusieurs industries canadiennes se sont mises à chercher des travailleurs spécialisés qui possédaient une formation technique et professionnelle. Puisque le nombre d'Européens désireux de venir au Canada avait diminué, celui-ci a accueilli un plus grand nombre d'immigrants des pays du Commonwealth. La plupart d'entre eux provenaient de l'Asie du Sud, puis des Caraïbes, de l'Amérique latine et de l'Afrique. De plus, le Canada accueillait plusieurs nouveaux réfugiés. Tout comme leurs prédécesseurs européens, ces immigrants envisageaient avec optimisme la possibilité de refaire leur vie. Malheureusement, les Canadiens n'appréciaient guère ces nouvelles « minorités visibles » et les anciens préjugés ainsi que la discrimination faisaient de nouveau surface partout où les nouveaux arrivants s'installaient.

## Le baby-boom

L'importante vague d'immigration de l'après-guerre coïncidait avec une augmentation de la population que l'on appelle le *baby-boom*. Puisque la guerre était maintenant chose du passé et que l'avenir économique semblait prometteur, les jeunes couples étaient plus nombreux à se marier et à fonder des familles. Entre 1945 et 1965, le taux de natalité a monté en flèche. Au plus fort du *baby-boom*, en 1959, 20 % des femmes dans la vingtaine ont accouché, entraînant ainsi une augmentation rapide de la population canadienne. La famille moyenne avait de trois à quatre enfants. Au fur et à mesure qu'ils vieilliraient, ces enfants du *baby-boom* exerceraient une influence continue et diversifiée sur la société canadienne. Au cours des années 1950 et 1960, cette explosion démographique a donné naissance à son tour à l'une des caractéristiques les plus connues de la vie canadienne : la banlieue.

## Hyperliens

[www.dlcmcgrawhill.ca](http://www.dlcmcgrawhill.ca)

Visite le site Internet dont l'adresse apparaît ci-dessus pour parfaire tes connaissances sur l'immigration au Canada suivant la Deuxième Guerre mondiale.

Clique sur **Matériel complémentaire/Primaire et secondaire**, puis sur **Regard sur le Canada**, et on t'indiquera où aller ensuite.

## Les années 1950

### La banlieue

Après la guerre, les Canadiens désiraient posséder leur propre maison pour y élever leurs nouvelles familles. Au début des années 1900, les nouveaux réseaux de tramways avaient permis le développement de banlieues autour de quelques villes plus importantes. La fermeture de ces réseaux, la crise de 1929 et la Deuxième Guerre mondiale avaient freiné l'expansion des banlieues, mais la génération du *baby-boom* avait un grand besoin de nouvelles maisons. Afin de satisfaire à la demande, on a construit plus de 1,1 million de nouveaux logements et les années 1950 ont été





L'apparition de lotissements était un signe indiscutable de la prospérité des années 1950. Don Mills, en Ontario, a été l'une des premières banlieues du Canada. Pourquoi les familles aimaient-elles les banlieues, et pourquoi les critiques les détestaient-ils tant ?

la première décennie « d'expansion tentaculaire ». Les lotissements poussaient comme des champignons en périphérie des villes. Les fermes et les pâturages cédaient la place à des douzaines de nouveaux quartiers composés de maisons individuelles à prix abordable destinées aux jeunes familles qui se précipitaient pour acheter leur première maison.

Les rues des banlieues étaient bordées de maisons parfaitement identiques, équipées de fenêtres panoramiques, flanquées d'un abri d'auto ou d'un garage, et entourées d'une pelouse fraîchement ensemencée. Chaque année, 50 000 personnes au moins contractaient une hypothèque pour acheter une première

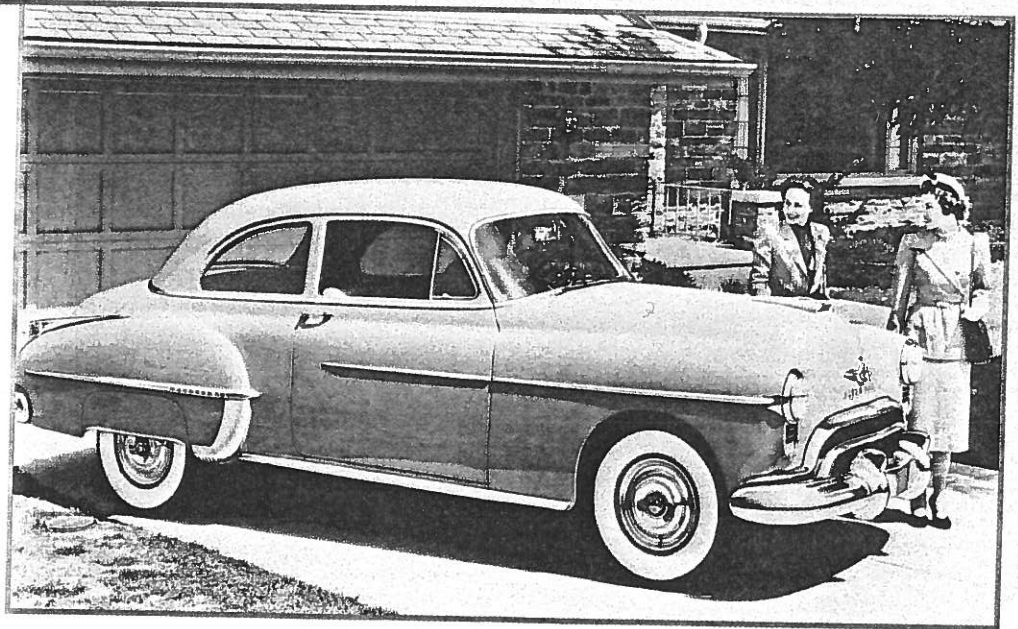
maison. Bien que de nombreux critiques décriaient l'aspect terne des banlieues ainsi que la conformité et le matérialisme qu'elles représentaient, pour bien des Canadiens des années 1950, une maison en banlieue répondait à tous leurs désirs.

### *L'automobile*

Les banlieues n'auraient jamais existé sans l'automobile. En 1949, on ne comptait au Canada que 16 000 km de routes asphaltées. Les automobilistes réclamaient plus de routes comme la Queen Elizabeth Way, l'impressionnante autoroute qui reliait Toronto et Hamilton, et qui est devenue un modèle dans le reste du Canada. Le gouvernement fédéral a également entrepris la construction de l'autoroute transcanadienne en 1949, exemple probant de l'importance que prenait l'automobile. Au cours des années 1950 et 1960, l'Ontario a étendu l'autoroute est-ouest 401 et, au nord de Toronto, l'autoroute 400. En 1970, ces autoroutes avaient remplacé le train comme moyen de transport partout au Canada.

Mais l'automobile était plus qu'un moyen de transport. Les Canadiens raffolaient des merveilles chromées qui sortaient des usines Chrysler, Ford et General Motors de Windsor, Oakville et Oshawa. Les voitures n'étaient jamais trop grosses, trop rapides ni trop luxueuses. Les jeunes passaient des mois à bricoler de vieilles voitures et à les transformer en voitures de rêve.

L'histoire d'amour entre les Canadiens et l'automobile a atteint un nouveau sommet dans les années 1950. Chaque année, les fabricants proposaient de nouveaux modèles de voitures qu'ils ornaient de pneus à flanc blanc et d'imposantes moulures chromées.



IR  
S.  
e  
1-  
S.  
a  
n  
it  
S-  
n  
é



C'est au cours des années 1950 que les concerts rock sont devenus un événement social important pour les adolescents.

### Les adolescents

Grâce au *baby-boom*, une certaine génération formait maintenant une tranche importante de la population, si bien que pendant les années 1950, des milliers de Canadiens sont devenus adolescents au même moment. Bien que l'adolescence ne soit pas un phénomène nouveau, le nombre alors sans précédent d'adolescents a entraîné de nouveaux problèmes pour les Canadiens. Dans les années 1950, plusieurs communautés ont construit des arénas, des centres récréatifs et des organismes destinés au nombre grandissant de jeunes Canadiens. Bien que plusieurs adolescents se joignaient à des équipes sportives ou à des fanfares, ils aimaient également se réunir dans les centres commerciaux, les ciné-parcs et les restaurants. Partout où ils se retrouvaient, ils écoutaient les chansons de la vedette de rock de l'heure, dont Elvis Presley, Chuck Berry et Paul Anka, lui-même originaire d'Ottawa. Le rock and roll est devenu une sous-culture pour les jeunes de l'Amérique du Nord. Dans les années 1950, on a reconnu pour la première fois que l'adolescence était une étape distincte du développement humain. De leur côté, les publicitaires ont découvert l'énorme revenu disponible des adolescents et ils ont commencé à s'adresser directement à eux pour leur vendre musique, films, livres et automobiles.

### La réforme de l'éducation

La salle de classe traditionnelle devait elle aussi s'adapter à l'arrivée des *baby-boomers*. Dans les années

1950, beaucoup d'écoliers canadiens devaient encore se conformer à un code vestimentaire sévère, entrer par des portes séparées pour les filles et les garçons, et s'asseoir en rangs bien ordonnés face au professeur. Toutefois, les attitudes ont changé au cours des années 1960 et beaucoup d'élèves et de professeurs réclamaient une réforme de l'enseignement. Pour plusieurs, l'école devait être un lieu plus détendu où les étudiants pouvaient apprendre à leur rythme et à leur manière, sans compétition ni peur de l'échec. Certaines écoles ont aboli les méthodes traditionnelles d'enseignement, les uniformes, les règles de discipline, les cours obligatoires, les horaires stricts et, dans certains cas, les notes et les examens.

Les années 1960 ont constitué un tournant important pour les Franco-Ontariens en matière d'éducation. Jusqu'à cette époque, il n'existait pas d'écoles secondaires publiques françaises : ceux qui voulaient poursuivre leurs études après le primaire, et qui n'avaient pas les moyens financiers pour fréquenter un collège privé, se retrouvaient dans des classes anglophones. À la suite des pressions de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), le gouvernement a annoncé en 1968 la création d'écoles secondaires francophones publiques et de classes francophones au sein d'écoles anglophones : il était désormais possible pour les Franco-Ontariens de poursuivre des études secondaires dans leur langue maternelle.

## La vie dans les années 1960

### La contre-culture

La période que l'on nomme les « années 60 » s'est en réalité prolongée jusque dans les années 1970. C'était l'époque de la « jeune génération », celle des deux millions d'enfants nés pendant l'explosion démographique de la fin des années 1940, jusqu'au milieu des années 1960. Pour la première fois dans l'histoire du Canada, les jeunes étaient à l'avant-scène. Beaucoup d'entre eux vivaient comme leurs parents, à peu de chose près. Mais certains, surnommés *hippies* ou « révolutionnaires », rejetaient l'ordre établi et ses institutions, comme la police, le gouvernement et le milieu des affaires. Ils prônaient la « libération », c'est-à-dire la liberté personnelle et le changement social. Le mot « contre-culture » est apparu pour désigner la culture de ceux qui rejetaient les valeurs de la génération précédente. Tous, hommes et femmes, portaient des t-shirts teints par nouage, de vieux jeans, des sandales (s'ils n'étaient pas pieds nus...) et de longs cheveux flottant au vent.

## LA RÉVOLUTION DE L'ÉDUCATION : LE RAPPORT HALL-DENNIS

Les années 1960 étaient caractérisées par un retour à la prospérité et à l'optimisme de l'après-guerre. Les enfants du *baby-boom* allaient à l'école et la technologie allait bientôt transformer les types de carrières envisagées par les jeunes, une fois leur diplôme en main. Afin d'affronter les nouveaux défis de l'éducation, le gouvernement de l'Ontario a commandé la rédaction d'un rapport qui permettrait de dégager et suggérer un cadre de travail. Publié en 1968, *Vivre et s'instruire* (en anglais, *Living and Learning*, mais mieux connu sous le nom de rapport Hall-Dennis d'après ses deux coprésidents, les juges Emmett Hall et Lloyd Dennis) a révolutionné l'enseignement scolaire en Ontario. Voici un bref extrait des pages d'introduction de *Vivre et s'instruire*. L'esprit du rapport est-il toujours présent dans le système d'éducation d'aujourd'hui ?

### LA VÉRITÉ, SOURCE DE LIBERTÉ

*Le but de l'éducation est d'aider l'homme dans sa recherche sans fin de la vérité. Lorsqu'il possède les moyens de l'atteindre, tout devient à sa portée. La sagesse et la compréhension, la sensibilité, la compassion et la responsabilité, tout comme l'honnêteté intellectuelle et l'intégrité, le guideront au cours de l'adolescence et seront ses compagnons à l'âge adulte.*

*C'est ce qu'il faut graver dans l'esprit et le cœur de tous les enfants de l'Ontario. C'est la clé qui ouvre toutes les portes. C'est l'instrument qui brisera les chaînes de l'ignorance, du doute et de la frustration, qui tirera tous ceux qui écoutent son appel de la pauvreté, des bidonvilles et du désespoir, qui portera les plus talentueux vers de nouveaux sommets et assurera le succès à tous les enfants, qui illuminera le monde si sombre des aveugles et permettra aux sourds de se joindre aux entendants, qui saura reconforter les esprits confus, qui offrira des images aux esprits plus simples et apportera le calme aux esprits troublés, qui fera des hommes des frères, tous également dignes à défaut d'être également habiles, et qui ne souffrira aucune forme de discrimination par la race, la couleur ou la croyance.*

*Nous sommes aujourd'hui à l'aube de notre second siècle et nous devons évaluer l'avenir de l'éducation. Entourés du plus impressionnant assemblage d'outils pédagogiques jamais vu et imprégnés de nouvelles connaissances, nous*

*ne devons pas perdre de vue les besoins humains en cette nouvelle ère. Nous sommes à la fois les héritiers du passé et les intendants du futur et bien que nous soyons fiers de notre héritage, nous ne pouvons pas nous permettre d'étouffer nos talents sous le poids de la satisfaction. Nous avons entre les mains des outils nécessaires à l'amélioration du sort de l'homme dont jouissent bien peu des peuples du monde. Nous devons trouver un moyen de les utiliser afin de jeter les bases d'une vie plus enrichissante non seulement pour les habitants de l'Ontario, mais pour tous les Canadiens et, souhaitons-le, dont l'humanité entière récoltera les fruits.*

*Nous avons toujours cru au principe que l'argent et l'effort investis dans l'éducation représentent un placement profitable, un investissement en ressources humaines qui rapportera beaucoup non seulement en matière d'économie, mais aussi en bonheur et en bien-être pour l'humanité. C'est un investissement auquel tous les jeunes de l'Ontario méritent de pouvoir participer.*

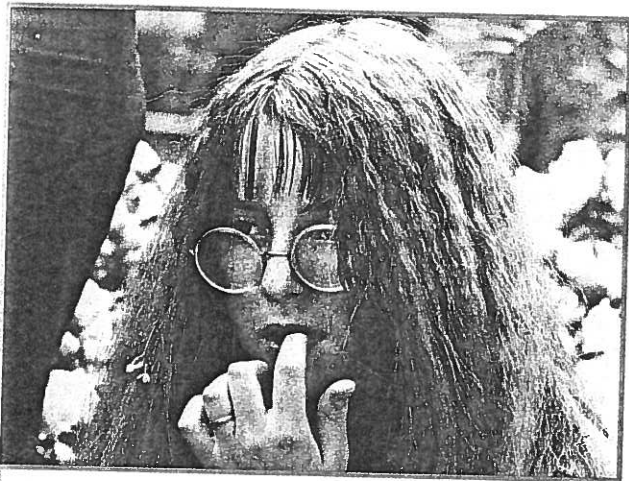
*On reconnaît aujourd'hui partout le droit des enfants de recevoir la meilleure éducation qui soit. C'est un droit fondamental que personne n'oserait remettre en question. Il est hors de tout doute que nos jeunes doivent tous recevoir une meilleure éducation et une formation plus complète et plus poussée si le Canada et l'Ontario désirent survivre dans cette nouvelle ère si compétitive de l'électronique, de la spécialisation et de l'automatisation.*

### ACTIVITÉ

En tant qu'élève du système scolaire ontarien, crois-tu que l'éducation que tu reçois est à la hauteur et te permettra de réussir suivant l'obtention de ton diplôme ? Écris une critique du système d'éducation, selon ton expérience. Compare ton évaluation des écoles d'aujourd'hui aux souvenirs de tes parents sur leur expérience scolaire. Y a-t-il eu des progrès et si oui, lesquels ?

EXTRAIT DE *LIVING AND LEARNING*, TORONTO, SERVICE DES PUBLICATIONS, DÉPARTEMENT D'ÉDUCATION DE L'ONTARIO, 1968, PAGE 9.





Une « enfant fleur » photographiée dans une ville canadienne vers la fin des années 1960. Les cheveux longs et les lunettes « à l'ancienne » étaient le symbole d'un *hippie* typique des années 1960.

Un grand nombre de jeunes se rassemblaient dans les quartiers *hippies* du Canada comme la 4<sup>e</sup> Avenue à Vancouver, Yorkville à Toronto et la rue Saint-Denis à Montréal. Ils dansaient sur la musique de Janis Joplin, Jimi Hendrix, les Doors, les Rolling Stones et les Beatles. Ils écoutaient également des musiciens canadiens comme Joni Mitchell, the Band, Neil Young, Buffy Sainte-Marie, the Guess Who et Gordon Lightfoot.

Au Québec, cette période a été marquée par la vague yé-yé : les chansons populaires américaines étaient traduites et reprises en français. Les Michel Louvain, Pierre Lalonde et Donald Lautrec ainsi que des groupes comme les Baronets et les Classels ont connu un grand succès à cette époque. Mais c'est avec les chansonniers que l'on a vu se développer une musique proprement québécoise : Félix Leclerc dans les années 1950 et, par la suite, Gilles Vigneault (*Mon Pays*), Claude Léveillée, Claude Gauthier et Jean-Pierre Ferland. Il faudra attendre l'arrivée sur la scène musicale de Robert Charlebois pour entendre du rock vraiment québécois. L'année 1968 constitue à ce titre un point tournant : Charlebois a donné en compagnie de Louise Forestier un spectacle appelé *l'Osstidcho*. Par la suite, de nombreuses chansons de Charlebois devaient connaître un succès sans précédent, notamment le célèbre *Lindbergh*.

Les drogues comme la marijuana, le LSD, les amphétamines et les barbituriques faisaient partie du mode de vie des *hippies*. Les jeunes parlaient et écrivaient ouvertement sur la sexualité et la censure était décriée. La « libération » avait son côté sombre, toutefois. Les drogues et l'alcool ruinaient beaucoup de jeunes vies. La « liberté de parole » revendiquée par les jeunes faisait taire la censure désuète, mais laissait le champ libre à

d'autres formes d'expression plus troublantes, comme la pornographie violente. Les aspects plus néfastes de la contre-culture troublaient tellement de Canadiens d'âge mûr que le terme « conflit des générations » est apparu dans le vocabulaire. Très peu de gens sont restés complètement à l'abri de ce que l'on a surnommé « la vague de fond chez les jeunes ». Les années 1960 ont laissé des marques profondes et indélébiles dans le système de valeurs des Canadiens.

### *Les manifestations sociales et politiques*

Les années 1960 ont été une période de contestations sociales et politiques. Des centaines de jeunes Canadiens portaient des bannières ou arboraient des macarons avec les mots « *Peace and love* » et « *Le pouvoir au peuple* ». La course aux armements nucléaires et la guerre du Viêtnam étaient au centre de leurs préoccupations. Les troupes du Viêtnam du Nord communiste s'introduisaient au Viêtnam du Sud pour y renverser le gouvernement soutenu par les États-Unis. Par peur du communisme, les États-Unis ont envoyé des troupes afin d'aider le gouvernement du Viêtnam du Sud. Les combats se sont intensifiés au milieu des années 1960, si bien que l'on comptait près de 500 000 soldats américains au Viêtnam en 1967. C'était une guerre brutale et destructrice et pour la première fois, la télévision déversait ses horreurs dans les foyers du monde entier. Les manifestations contre la guerre du Viêtnam et les armes nucléaires par de jeunes Canadiens sont devenues monnaie courante au cours des années 1960 et au début des années 1970.



L'artiste amérindienne Buffy Sainte-Marie a atteint la renommée mondiale dans les années 1960. Peux-tu nommer d'autres Amérindiens populaires ?

## La lutte contre l'influence américaine

Pendant les années 1950 et 1960, le Canada croulait sous une véritable avalanche de produits culturels américains : émissions de radio et de télévision, films, livres et magazines ont envahi le marché canadien. Au même moment, le gouvernement canadien réduisait ses subventions à la Société Radio-Canada et à l'Office national du film (ONF). Tout cela inquiétait bien des Canadiens, qui voyaient d'un mauvais œil l'influence grandissante des États-Unis sur la culture canadienne.

En fait de popularité, les films américains surpassaient de beaucoup la production canadienne. En musique, bien que certains artistes et groupes tels que Paul Anka, les Diamonds, Joni Mitchell, Neil Young et Buffy Sainte-Marie réussissaient à s'imposer aux États-Unis, les Canadiens désiraient toujours entendre des artistes populaires américains tels qu'Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Bob Dylan, Janis Joplin et Jimi Hendrix, et bien des artistes canadiens en étaient presque réduits au silence. La télévision américaine dominait le Canada entier dans les années 1950 et seule *La Soirée du hockey* parvenait à concurrencer des émissions comme *I Love Lucy* et *The Ed Sullivan Show*.

### La Commission Massey

En 1949, le gouvernement canadien a fondé la Commission Massey (dirigée par Vincent Massey) afin d'enquêter sur le développement des arts au Canada.



Pendant les années 1960, des manifestations comme celle-ci, à Edmonton en 1967, s'élevaient contre la participation des États-Unis à la guerre du Viêtnam. Les manifestations sont-elles un moyen efficace d'atteindre nos buts ? Pour quelles idées serais-tu prêt à manifester ?

La Commission Massey exigeait du gouvernement qu'il soutienne davantage la Société Radio-Canada et l'ONF et qu'il fonde un service officiel pour venir en aide aux artistes canadiens. Six ans plus tard, le gouvernement créait le Conseil des Arts du Canada. Les organismes artistiques canadiens tels que le Théâtre du Nouveau Monde, les Grands Ballets Canadiens de Montréal, le Musée des Beaux-Arts et plusieurs orchestres symphoniques ont commencé à s'épanouir grâce au soutien du Conseil des Arts du Canada.



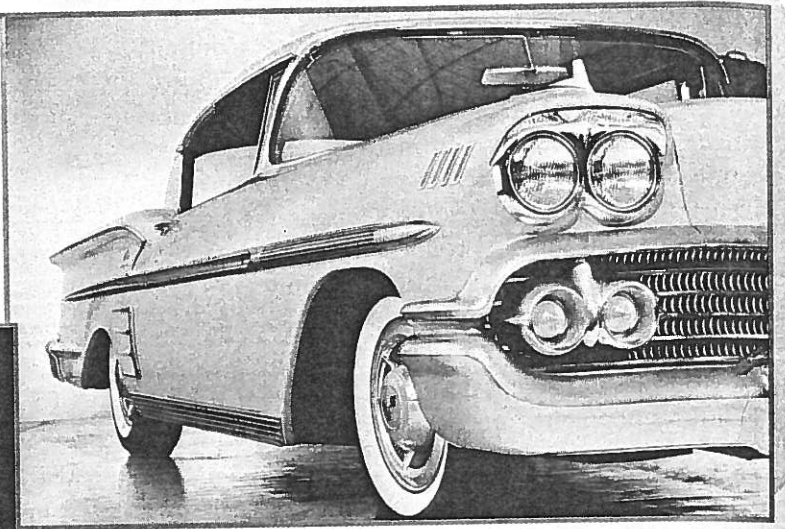
Fondée par madame Ludmilla Chiriaeff, la compagnie *Les Grands Ballets Canadiens de Montréal* a bénéficié dès la création du Conseil des Arts du Canada de son soutien financier. On voit ici madame Chiriaeff, accompagnée de Roger Rochon et de Brydon Paige, présenter une chorégraphie de M. Hyrst sur une musique de Brahms dans le cadre d'une émission télévisée de Radio-Canada, en 1956.



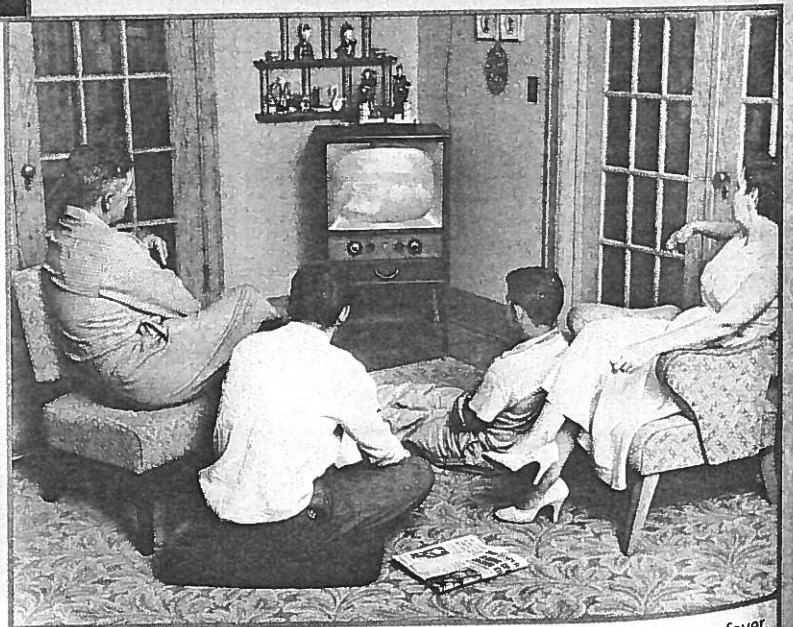
P H O T O R E P O R T A G E

IMAGES D'UN CANADA NOUVEAU

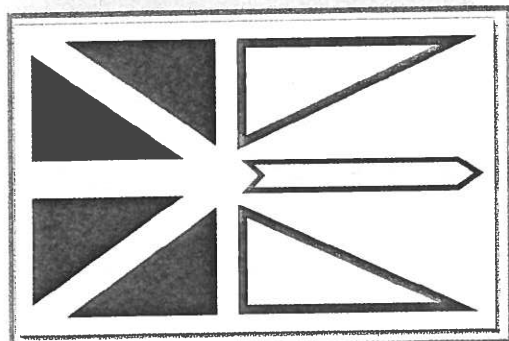
L'histoire d'amour  
du Canada avec  
l'automobile.



Barbara Ann Scott remporte la première médaille  
d'or olympique du Canada en patinage artistique.



La télévision au foyer.



Terre-Neuve entre dans la Confédération.

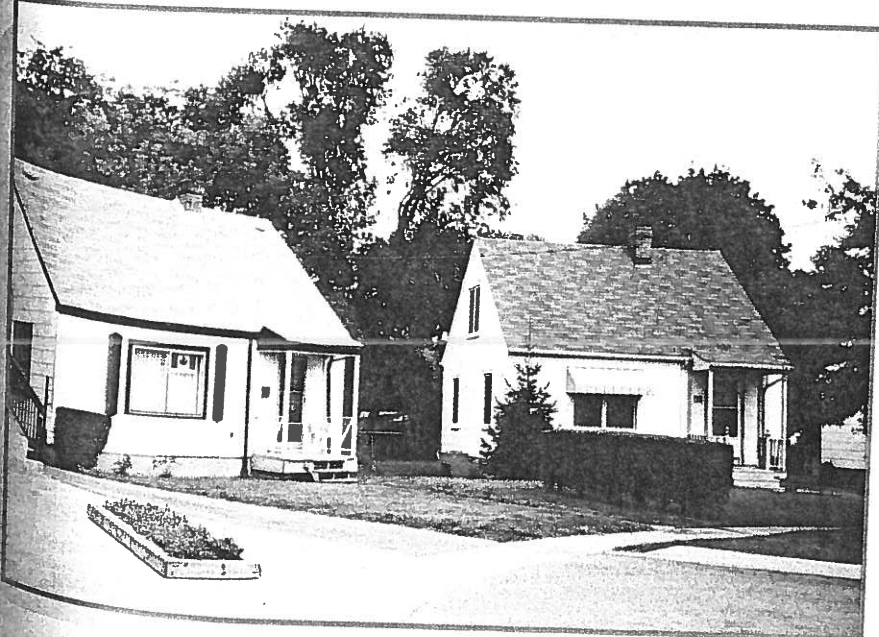


Le transport aérien.



L'Office national du film.

La banlieue.



Les auteurs d'expression française et anglaise ont pris de l'importance après la Deuxième Guerre mondiale. Au Québec, des romanciers comme Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*) et Roger Lemelin (*Les Plouffe*) ont décrit le Québec urbain et Yves Thériault a connu un succès international grâce à son roman sur les Inuits, *Agaguk*. D'autres écrivains des années 1950 et 1960 devaient également marquer la littérature québécoise : André Langevin (*Poussière sur la ville*), Jacques Ferron (*Contes du pays incertain*), Marie-Claire Blais (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*), Jacques Godbout (*Salut Galarneau !*) et Anne Hébert (*Les chambres de bois*). En Ontario, Jacqueline Martin publie en 1966 *Trois pièces en un acte*. Des auteurs canadiens-anglais tels que Robertson Davies, Morley Callaghan, Hugh MacLennan, Margaret Atwood et Alice Munro ont également connu un succès international.

## Exclusion et insatisfaction au royaume de l'abondance

Malheureusement, d'importantes minorités du Canada se voyaient exclues de la prospérité de l'après-guerre. Des minorités visibles comme les Noirs canadiens, les Asiatiques et les Amérindiens avaient été isolées dans des enclaves culturelles séparées où il était presque impossible de profiter de la prospérité économique qui, pour certains, représentait la « belle vie ». D'autres citoyens, comme les femmes et les handicapés, plus « invisibles » mais tout aussi isolés, se sentaient ignorés par les politiques, les programmes, les chefs et les modes de vies traditionnels. À la fin des années 1950 et 1960, ces minorités étaient prêtes à s'engager pour provoquer des changements et obtenir l'équité et la justice sociale.

### *Les Noirs canadiens*

Les communautés de Noirs canadiens, établies depuis longtemps, étaient souvent tenues à l'écart de la prospérité et des occasions dont pouvait profiter la majorité des Canadiens. Parmi les minorités visibles, les Noirs canadiens devaient souvent affronter la discrimination raciale la plus ouvertement déclarée. Malgré leur nombre assez important, les Noirs canadiens étaient victimes de discrimination au travail, à l'école et même quand il s'agissait de trouver un logement. Leur état désespérant a été dévoilé au monde entier en 1961, lorsque la ville de Halifax a décidé de démolir Africville.

Depuis les années 1850, la communauté d'Africville avait abrité la population noire de Halifax et faisait partie de la capitale. Mais les conseillers municipaux négligeaient Africville, qui ne jouissait même pas des besoins essentiels comme l'eau courante, le service de collecte des eaux usées ou le service de collecte des déchets. En 1962, désireux de créer un nouvel espace pour les grosses industries, le conseil de la ville de Halifax a évacué les 400 citoyens d'Africville afin de raser la communauté, sans même en consulter les résidents. Bien que certains aient reçu une indemnisation pour leur propriété, on avait fait preuve, à leur égard, d'un cruel manque de respect. Les Noirs canadiens ont toutefois formé un organisme afin de lutter contre la discrimination. La NSAACP (Nova Scotia Association for the Advancement of Coloured People) a été l'un des premiers organismes noirs canadiens et en 1968, on formait le BUF (Black United Front) pour provoquer des changements.

La discrimination se manifestait également dans plusieurs communautés de l'Ontario. En 1949, la Cour d'appel de l'Ontario a maintenu une clause en acte de propriété qui interdisait aux Juifs et aux Noirs d'acheter des propriétés à Beach O'Pines, près de Sarnia. La ville de Dresden, en Ontario, avait institué la ségrégation des services commerciaux et ce n'est qu'en 1967 que le comté d'Essex a aboli le dernier système scolaire qui encourageait la ségrégation raciale. Bien que la ségrégation de plusieurs services ait cessé vers la fin des années 1960, les attitudes racistes quant aux Noirs canadiens persistaient bien souvent.

### *Les Canadiens d'origine asiatique*

Bien que la plupart des Canadiens chinois avaient longtemps été exclus des principaux emplois, plusieurs ont prospéré dans les industries de services qui leur étaient autorisées. Dans les grandes villes de Vancouver, de Toronto et de Montréal, les communautés ségréguées, surnommées « Chinatown » ou « quartier chinois », existaient depuis longtemps. Dans les années 1960, plusieurs de ces communautés ont été morcelées par des opérations de rénovation urbaine ou par des règlements municipaux punitifs. Près de la moitié du quartier chinois de Toronto a été rasée dans les années 1960 pour céder la place au nouvel hôtel de ville.

Les Pakistanais et les Indiens souffraient également de discrimination de la part des autres Canadiens. Bien que plusieurs d'entre eux avaient reçu une éducation et une formation poussée dans leurs pays d'origine, les fonctionnaires canadiens refusaient de reconnaître



# Voix canadiennes

## AFRICVILLE

**A**fricville était une petite communauté de Noirs canadiens dans le nord de la ville de Halifax. Les premiers arrivants s'y étaient installés au début du XIX<sup>e</sup> siècle et la communauté a ensuite accueilli les réfugiés noirs américains de la guerre de 1812. Bien qu'Africville faisait partie de la ville de Halifax, cette dernière préférait l'ignorer. La communauté se voyait refuser la plupart des services urbains tels que des routes revêtues d'asphalte et l'eau courante, et la ville avait resitué son dépotoir près de la communauté.

En 1962, la ville de Halifax a saisi Africville pour y étendre le développement urbain, sans consulter la communauté. L'indemnisation moyenne versée aux résidents d'Africville pour leur propriété était de 500 dollars. L'agglomération a été rasée en 1962.

Depuis, la ville de Halifax a construit un parc commémoratif sur le site de l'ancienne communauté d'Africville. Certains des résidents manifestent encore contre la destruction forcée de leur communauté et ont demandé à y être réétablis. Le poème suivant a été composé par David Woods, en souvenir de cette communauté perdue.

### Africville

*Les rails du Canadien Pacifique  
Se détachent, blancs et durs, de la noirceur de ce qui reste  
d'Africville.*

*Elle survit ici — Symboles mythiques de ce nouveau pays,  
La volonté de fer d'hommes modernes et de modernes  
ambitions*

*Qui laissent derrière eux d'autres mondes de rêves.*

*Deux cents ans d'histoire — Soudain rasés  
Jetés dans les montagnes de déchets.*

*Une mort — Putride et anonyme,*

*On songe aux esclaves dans leur lente torture,*

*Leurs lourdes chaînes,*

*Leur trismus et leur pneumonie.*

*Leurs tombes sans nom.*

*Était-ce la destruction de l'église Seaview Baptist ?*

*Ou l'effondrement de Deacon Jones ?*

*Ou le défi solitaire de Pa Carvery ?*

*Ou était-ce Mom Sooks ?*

*Laura Howe ? Stan Dixon ?*

*Des visages nerveux et beaux en rang, à l'hôtel de ville —*

*Qui signaient le retrait de bien plus qu'ils ne pouvaient  
comprendre.*

*Le gâchis confus que nous avons accepté*

*Parce que nous ne savions pas —*

*Ne pouvions pas savoir —*

*La simple conviction de nos ennemis,*

*Les facettes complexes de ceux qui nous ont trahis,*

*Le mal qui avait creusé des pistes partout au pays.*

*Je me déplace parmi les montagnes de déchets —*

*À la recherche de l'endroit où ma maison reposait,*

*Elle est ici — une pile de vieilles photos, de bois brûlé.*

*Au loin, une ville continue sa vie —*

*La circulation lourde qui s'empresse pour traverser le  
nouveau pont,*

*Un clocher appelle des paroissiens souriants.*

*Un subdivision prudente s'élève*

*Mais Africville —*

*Ses églises rasées, ses enfants éparpillés*

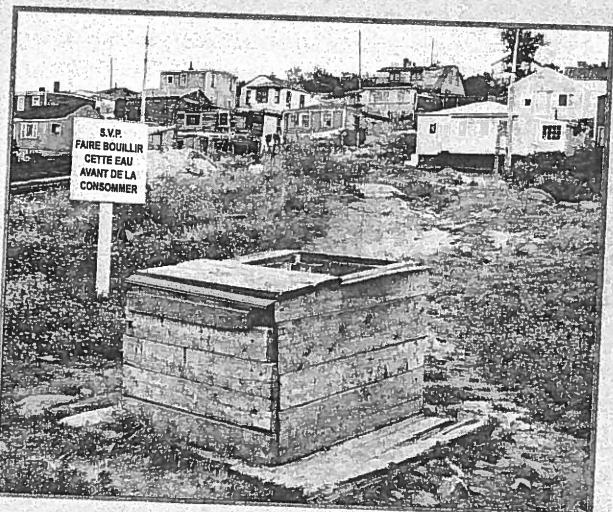
*Son âme trahie*

*Paraît dans le borbier puant de ces images brisées,*

*Pleurant dans les yeux silencieux et les voix cachées —*

*Enfouie sous des siècles de déchets et de douleur.*

DAVID WOODS EST UN AUTEUR ET UN ARTISTE DE DARTMOUTH, EN NOUVELLE-ÉCOSSE.



Les résidents d'Africville n'avaient pas accès aux services de base tels que l'eau potable.

## L'humour dans l'histoire



Johnny Wayne (1918-1990) et Frank Shuster (né en 1916) étaient les deux partenaires du populaire duo comique Wayne et Shuster. Leur première apparition à la télévision canadienne remonte à 1952. En 1958, ils ont amorcé une série record de 67 apparitions à la très populaire émission de variétés américaine *The Ed Sullivan Show*. Bien que leur émission de télévision soit l'une des premières du genre produite au Canada à connaître un succès à l'étranger, Wayne et Shuster ont choisi de vivre et de travailler au Canada. Voici un extrait du scénario d'une de leurs saynètes les plus connues.

### Un match de baseball shakespearien par Wayne et Shuster

(Orchestre : *fanfare*.)

(Zoom avant super : LES ROYAL WAYNE AND SHUSTER FESTIVAL PLAYERS)

**PRÉSENTATEUR** (voix hors champ) : Les Royal Wayne and Shuster Players vous présentent...

(Zoom avant : UNE COMÉDIE DE COUPS SÛRS, DE CIRCUITS ET D'ERREURS...)

**PRÉSENTATEUR** : Une comédie de coups sûrs, de circuits et d'erreurs.

(Fondu sur l'abri des joueurs, vide. Deux arbitres entrent de chaque côté. Orchestre : *fanfare*.)

**Premier** : Holà, Bernardo...

**Deuxième** : Je vous salue, Antonio. Détenez-vous les formations ?

**Premier** : Si... L'ordre des frappeurs dûment signé par messires les directeurs.

**Deuxième** : Bien... Qu'indique la pendule ?

**Premier** : Deux heures sonnent.



(Musique : *petite fanfare modale*.)

**Deuxième** : Mais, qu'entends-je... Les joueurs s'amènent. Vite, à nos places. Allons-y : vous au premier et moi, derrière le marbre.

**Premier** : Ci-fait. (Il tourne et le deuxième lui prend le bras.)

**Deuxième** : Ce match ne tient qu'à votre jugement. Adieu, je lancerai l'appel du départ !

(Ils quittent la scène. Musique : *fanfare bruyante pour annoncer l'entrée des équipes. Ils entrent avec grand style*.)

**Frank** : Mes chers, mes excellents amis, que la fortune daigne bénir nos moindres gestes aujourd'hui. À titre de directeur de cette équipe si vaillante,

Je jure par tous les saints,

Je n'aurai de repos que lorsque le fanion flottera sur Stratford...

[Plus tard, Frank et Johnny se demandent s'il faut ou non téléviser le match.]

**Johnny** : Être ou ne pas être télévisé, là est la question...

leur expérience et les reléguait à du travail de main-d'œuvre et les obligeait à vivre dans des conditions qui rappelaient les ghettos.

Les femmes d'origine asiatique devaient accepter les emplois les moins bien payés et les plus difficiles dans les fabriques de grandes villes comme Montréal, Toronto et Vancouver. Les Asiatiques formaient également la majorité des travailleurs agricoles dans le delta du Fraser, en Colombie-Britannique, où, sans aucune protection, ils devaient moissonner des récoltes traitées aux pesticides et vivre dans des granges converties en logements sans eau courante ni électricité.

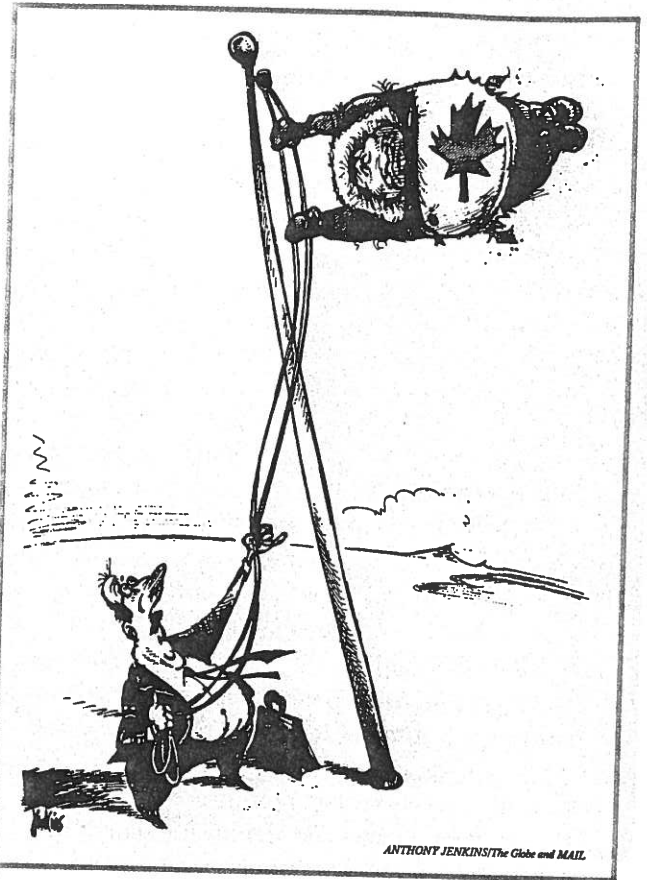
### Les Amérindiens et les Inuits

Les peuples amérindiens du Canada étaient sans doute privés plus que tous les autres de la prospérité de l'après-guerre. Plusieurs d'entre eux vivaient dans des petites réserves éparpillées ou dans de grandes villes comme Vancouver, Edmonton, Winnipeg et Toronto, où il était plus facile de trouver du travail non qualifié. De tristes statistiques sur l'espérance de vie, le revenu, le chômage, la dissolution des familles, la criminalité et le suicide démontraient combien la vie était douloureuse pour bien des Amérindiens. Leur vie était toujours régie par le ministère des Affaires indiennes, qui contrôlait leur accès aux subventions, à l'éducation et aux services sociaux tels que les hôpitaux et les programmes communautaires.

Les conditions étaient tout aussi pénibles pour les Inuits. La construction du RAPA (réseau avancé de préalertes) au nord du cercle arctique avait profondément changé la vie des Inuits. D'un côté, le gouvernement versait d'importantes sommes d'argent pour construire des dizaines d'aéroports et offrir un service aérien régulier, en plus d'améliorer les installations portuaires et le transport maritime. Le gouvernement fédéral acceptait de prendre en charge l'éducation, la santé et le bien-être des Inuits. Grâce à de meilleurs services de transport, les médecins et les infirmières pouvaient se rendre dans des régions isolées, et les soins de santé dispensés aux Inuits se sont lentement améliorés. L'éducation a connu également un nouvel essor. Le gouvernement a consacré 20 millions de dollars à la construction de nouvelles écoles pour les communautés nordiques. Le taux de scolarisation a monté en flèche chez les enfants inuits, passant de 19 % en 1957 à 66 % en 1963. Mais cette augmentation de l'intervention gouvernementale dans la vie des Inuits n'était pas sans conséquences : le mode de vie ancestral des Inuits s'en trouvait sérieusement bouleversé.

Les Inuits avaient toujours été nomades, se déplaçant d'un endroit à l'autre pour chasser, pêcher et prendre des animaux au piège. Or, le gouvernement fédéral encourageait les Inuits à se sédentariser dans des agglomérations où il était plus commode de leur fournir les services. Beaucoup d'Inuits ont délaissé leurs activités traditionnelles pour adopter un mode de vie qui leur était complètement étranger dans les nouvelles communautés permanentes. Les Inuits n'étaient pas invités à se prononcer sur la planification et la construction qui se déroulaient chez eux. Même les avantages de leur situation bouleversaient leur mode de vie. L'éducation était en anglais ou en français et les manuels scolaires étaient conçus pour les élèves de centres urbains qui vivaient plus au sud. Les professeurs ne connaissaient presque rien de la langue et de la culture de leurs élèves inuits. Toute une génération a ainsi reçu une éducation partielle et n'arrivait plus à s'intégrer réellement ni chez leur peuple, ni chez les Occidentaux.

Contre leur gré, certains groupes d'Inuits ont été redirigés vers des régions lointaines de l'Arctique par le gouvernement fédéral. Entre autres, les Inuits de Port Harrison dans le nord du Québec ont été relogés à Grise Fiord, sur l'île d'Ellesmere où on leur promettait un gibier plus abondant. Or, des documents gouvernementaux ont révélé plus tard que l'Arctique avait pris une importance stratégique cruciale dans les années



Ce dessin exprime le point de vue des Inuits, qui ont accusé le gouvernement fédéral de s'être servi d'eux comme de drapeaux humains pour affirmer sa souveraineté sur l'Arctique. Est-ce une évaluation juste des faits ?

1950. Le gouvernement avait donc établi des Inuits sur l'île d'Ellesmere pour affirmer sa souveraineté en Arctique.

Au début des années 1970, les rapports entre Occidentaux et Inuits étaient tendus dans de nombreuses colonies de l'Arctique. Certains Inuits avaient trouvé du travail de manœuvre dans les colonies, mais leur salaire était en général moindre que celui des travailleurs occidentaux qui effectuaient le même travail.

D'autres Inuits n'ont trouvé aucun emploi. Ils vivaient dans des logements beaucoup plus modestes que leurs voisins blancs venus du sud et ils étaient souvent traités comme des inférieurs par la communauté blanche. Tout comme les Amérindiens dans le sud du Canada, au cours de la décennie suivante, les Inuits ont lutté pour éviter la disparition de leur culture.



### La « deuxième vague » féministe

Après avoir participé de manière si vitale à l'effort de guerre au cours de la Deuxième Guerre mondiale, bien des femmes comptaient pouvoir continuer à travailler à l'extérieur. Au retour des soldats, toutefois, on ne percevait plus les femmes au travail de la même façon. Alors que le taux de mariage montait en flèche et que s'amorçait le *baby-boom*, on demandait aux femmes de reprendre leur rôle traditionnel au foyer. On parlait surtout de l'importance de la femme comme épouse et mère. Le gouvernement a instauré de nouvelles politiques pour inciter les femmes à rester au foyer, dont la fermeture des garderies ouvertes pendant la guerre et le renouvellement des règlements qui empêchaient les femmes d'accéder à la fonction publique. Les quelques emplois accessibles aux femmes se limitaient aux postes traditionnels : l'enseignement, le travail de bureau et les soins infirmiers. En 1960, toutefois, de nombreuses femmes ont commencé à remettre en question leur rôle en société. Plusieurs d'entre elles se demandaient pourquoi leurs besoins étaient subordonnés à ceux de la famille et pourquoi tant de possibilités étaient réservées aux hommes.

Une deuxième vague de féminisme s'est soulevée dans les années 1960. La première vague avait eu lieu vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle et s'était consacrée surtout au droit de vote. La deuxième vague, plus tard connue sous le nom de mouvement de libération des femmes, désirait des réformes sociales et économiques plus globales telles que la législation sur l'égalité des rémunérations, les congés de maternité payés et l'accès à des emplois non traditionnels. Les femmes ont également commencé à prendre en main la planification des naissances. Avec l'arrivée de meilleurs moyens de contraception, dont la pilule anticonceptionnelle, en vente au Canada en 1966, les femmes avaient davantage le contrôle de leur propre corps. Au sein du mouvement, une aile plus énergique et au franc-parler évident s'est formée. Appelées féministes radicales, elles croyaient que la société était entièrement asservie aux besoins des hommes et que la seule façon d'accéder au pouvoir était de le retirer aux hommes.

Hommes et femmes contestaient tous deux la deuxième vague et tout particulièrement les féministes radicales. Plusieurs craignaient qu'un changement du statut des femmes ne représente une menace pour la structure familiale traditionnelle. De plus, puisque le mouvement était surtout dirigé par des femmes blanches de classe moyenne, celles qui ne faisaient pas partie du courant dominant doutaient d'être adéquatement représentées.

### La Commission royale d'enquête sur la condition de la femme

Malgré l'opposition, la seconde vague du mouvement féministe finissait par transformer les attitudes quant aux rôles des femmes dans la société canadienne. En 1966, 30 groupes féministes ont formé le Comité pour l'égalité des femmes. Ils croyaient qu'il était temps de former une commission royale d'enquête pour se pencher sur les inquiétudes des femmes.

En 1967, la Commission royale d'enquête sur la condition de la femme, présidée par la journaliste torontoise Florence Bird, a amorcé sa tournée nationale. La tâche de la Commission consistait à étudier la situation de la femme et à recommander « des mesures que le gouvernement fédéral pourrait prendre pour assurer aux femmes l'égalité avec les hommes dans tous les secteurs de la société canadienne ». La Commission a découvert que :

- en 1970, seulement 3,9 % des directeurs étaient des femmes;
- bien que 8 des 10 provinces possédaient des lois sur l'équité salariale, les femmes étaient toujours moins bien rémunérées que les hommes pour le même travail;
- les deux tiers des bénéficiaires de l'aide sociale étaient des femmes.

À sa publication en 1970, le rapport contenait 167 recommandations qui devaient permettre l'égalité entre hommes et femmes. On recommandait, entre autres :

- qu'il soit défendu aux employeurs de discriminer en fonction du « sexe » et de « l'état civil »;
- que les programmes de formation offerts par le gouvernement soient ouverts aux femmes;
- que le gouvernement fédéral nomme davantage de femmes juges dans toutes les cours de sa juridiction;
- que davantage de femmes qualifiées de chaque province soient nommées au Sénat au fur et à mesure que les sièges se libèrent, jusqu'à ce qu'un équilibre plus juste soit atteint entre hommes et femmes;
- que l'on accorde aux femmes 18 semaines de prestations d'assurance-chômage pour leurs congés de maternité.

La Commission a ainsi contribué à l'élaboration d'un plan d'action pour les groupes féministes dans les années 1970.



Au cours des années 1960, les femmes ont commencé à remettre en question leur rôle et à lutter pour l'égalité des droits.

### Les Canadiens français

Le Québec cherchait depuis longtemps à assurer sa **survivance**, c'est-à-dire la survie de sa langue et de ses traditions. Pour y parvenir, les Québécois étaient restés fermement attachés à la religion catholique romaine, aux valeurs rurales traditionnelles et au respect des autorités, particulièrement des autorités ecclésiastiques. Mais au cours des années 1950, il devenait de plus en plus clair qu'une telle stratégie n'était pas économiquement viable pour les Canadiens français et le soutien à la survivance a commencé à s'effriter. La conjoncture économique des Canadiens français était plus favorable que celle des Noirs ou des Amérindiens, et une économie en santé signifiait que plusieurs d'entre eux jouissaient d'une prospérité nouvelle. Mais à bien y regarder, les Québécois faisaient face à de nombreux obstacles.

En 1961, près de un demi-million de jeunes Québécois avaient quitté les régions rurales pour les centres urbains à la recherche de travail. Ils ont découvert que bien des industries québécoises étaient dirigées par des gens d'affaires anglophones et que les emplois allaient de préférence à ceux qui pouvaient parler l'anglais. Dans bien des régions, telles que Montréal, les salaires des Canadiens anglais étaient de 50% supérieurs aux salaires des Canadiens français. Hors Québec, les Canadiens français devaient

surmonter des obstacles encore plus difficiles, vu leur situation minoritaire. On commençait à croire que parler français était une barrière à l'emploi. De plus, les écoles de langue française hors Québec recevaient très peu de soutien de la part du gouvernement. Au cours des années 1960, les Québécois se sont aperçus que le Québec rural, agricole et religieux était chose du passé. Ils voulaient faire entrer l'économie, le gouvernement et l'éducation dans le xx<sup>e</sup> siècle. Cette volonté de progrès a donné lieu à la Révolution tranquille.

### Les transformations d'une époque

Au cours des années 1950 et 1960, le mode de vie des Canadiens a changé de manière radicale. Plus que jamais, les Canadiens possédaient des maisons et des voitures, la jeunesse dominait et la télévision amenait le monde entier dans les foyers canadiens. Mais la prospérité n'était pas répartie également et la culture canadienne subissait de plus en plus l'influence inquiétante de son voisin du sud. À la fin des années 1960, plusieurs de ceux qui souffraient de discrimination ont commencé à former des organismes pour exiger des changements et le Canada a commencé à créer des organismes pour protéger sa culture. Chacun de ces groupes connaîtrait un certain succès, mais la lutte n'était pas près de finir.

## RÉSUMÉ DU CHAPITRE

Dans ce chapitre, tu as appris :

- qu'une seconde vague d'immigrants et le *baby-boom* ont profondément marqué la société canadienne;
- que le Canada a créé des institutions afin de contrer l'influence grandissante de la culture américaine;
- comment des groupes de notre société tels que les Noirs canadiens, les Canadiens asiatiques, les Amérindiens, les Inuits et les Canadiens français, tout comme les femmes, ont dû combattre la discrimination et lutter pour changer les choses.

## RÉSUMÉ TES CONNAISSANCES

1. Explique l'importance historique des personnes, des lieux ou des événements suivants :

|                     |                              |
|---------------------|------------------------------|
| <i>Baby-boom</i>    | Africville                   |
| Banlieue            | Inuits sur l'île d'Ellesmere |
| Contre-culture      | Commission royale sur la     |
| Rapport Hall-Dennis | condition de la femme        |
| Commission Massey   |                              |

2. Qu'a fait le gouvernement canadien pour contrer l'influence de la culture américaine et promouvoir une identité canadienne commune ?
3. Comment les femmes ont-elles commencé à se percevoir différemment au cours des années 1950 et 1960 ? Qu'ont-elles fait pour que la société les regarde autrement ?
4. Quel impact le *baby-boom* a-t-il eu sur l'industrie et la société canadiennes dans les années 1950 et 1960 ? Trace un réseau avec le *baby-boom* pour centre. Réfléchis, entre autres, au problème du logement, à l'éducation, au secteur des services et à la culture.
5. Qu'est-ce que la « jeune génération » et comment est-elle parvenu à avoir un tel impact sur la société canadienne ?

## EXPRIME TON OPINION

1. Le chef amérindien Harold Cardinal a déclaré que le gouvernement fédéral semblait croire que « le seul Amérindien valable était un non-Amérindien ». Que voulait-il dire par cette remarque et quels sont les faits énumérés dans ce chapitre qui pourraient appuyer cette impression ? Imagine que tu es un adolescent amérindien au cours des années 1950. Écris un poème ou une lettre au Parlement qui exprime tes inquiétudes quant au traitement que le gouvernement fédéral réserve aux Amérindiens.
2. Pendant les années 1950 et 1960, la « jeune génération » a pris une place dominante au sein de la société. Les adolescents sont-ils un groupe culturel distinct ou s'agit-il simplement d'un concept créé par les publicitaires et les critiques sociaux ? Explique ta réponse.
3. Bien des gens s'opposaient à la deuxième vague du mouvement féministe et parmi eux, des femmes. Pourquoi certaines femmes s'y opposaient-elles ?

## ANALYSE LES FAITS HISTORIQUES

1. Le symbole de la paix était monnaie courante dans les années 1960. Quelles sont les origines de ce symbole ?

